L'Abeille de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE UN CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 25 octobre 1911.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin	64	16
Midi	71	21
3 P. M.	76	22
6 P. M.	76	22

L'occupation de Tobrouck.

L'occupation de Tobrouck, par les forces italiennes, semble avoir provoqué un vif mécontentement en Angleterre, mécontentement dont la presse britannique se fait l'écho.

Cela n'a rien de surprenant si l'on songe que Tobrouck, située sur une baie magnifique et placée à l'entrée de la Méditerranée orientale et du canal de Suez peut avoir à son heure une valeur stratégique de premier ordre.

Les Anglais ne peuvent applaudir à la prise d'une ville qui par sa position peut être transformée en place forte et supplanter Malte.

Marsa-Tobrouck, à la limite orientale de la Cyrenaïque est un golfe en forme d'U, ouvert de l'est à l'ouest, long de 4 kilomètres, dans lequel la profondeur, qui est de 25 à 30 mètres, permet à une nombreuse escadre de gros cuirassés d'y rester à l'abri de tous les vents. La colline qui descend de l'intérieur vers la mer borde la côte du golfe, et permet d'y établir facilement des travaux de défense. C'est sans doute le plus beau port naturel entre Bizerte et la Syrie, sur une côte qui est assez plate, peu abritée et battue par les vents du nord. Dans les mains d'un peuple civilisé, Marsa-Tobrouck est destinée à un grand avenir, et les Anglais l'ont si bien compris qu'un chemin de fer allant d'Alexandrie vers Salloum et Tobrouck est déjà projeté par eux et en voie de construction.

Peinture française.

La "Chronique des Arts" montrait récemment comment la peinture impressionniste française était représentée au musée de Francfort. Renoir y a deux tableaux, Sisley un paysage d'automne, Monet un "Déjeuner" et des "Maisons au bord du canal à Saardam." C'est une des surprises qu'éprouvent les Français en voyage, de rencontrer des chefs d'œuvre semblables dans tous les musées. Celui de Hambourg a le grand portrait de Faure par Manet, celui de Mannheim a l'"Exécution de l'empereur Maximilien." Le musée de Copenhague a côte à côte une admirable tête de van Gogh, et un Gauguin de la première manière, extrêmement curieux. La glyptothèque de la même ville possède toute une salle de Rodin, et une œuvre de Maillol. Le musée de Stockholm a une esquisse de Manet d'un vif intérêt. On ne finirait pas cette énumération, et on ne lit pas sans mélancolie la constatation que faisait, il y a quelques mois, le "Burlington Magazine": "L'administration des Beaux-Arts, disait la revue anglaise, n'a jamais acheté un Monet ou un Degas. C'est à la générosité privée que le Louvre doit les deux admirables Manet qu'il possède: l'"Olympia", qui a été achetée par souscription, et le "Déjeuner sur l'herbe", qui fait partie de la collection Moreau-Nélaton. La plupart des impressionnistes ne seraient pas représentés au Musée du Luxembourg sans le legs Caillebotte, dont on a refusé près de la moitié. On laisse des chefs-d'œuvre de Renoir passer en Amérique sans rien faire pour arrêter cet exode, et les plus beaux Manet de la collection Pellerin ont déjà émigré à l'étranger, notamment dans les musées allemands." La même revue conclut: "Pour étudier quelques-uns des plus grands artistes français du dix-neuvième siècle, il sera bientôt nécessaire de visiter les musées étrangers."

La femme dans l'Inde.

Le gouvernement anglais vient de publier les résultats du recensement effectué l'an dernier dans l'Inde. Il y a dans ce pays 250,000 petites filles de moins de cinq ans qui ont déjà contracté mariage; les épouses de moins de dix ans sont au nombre de 2,000,000: 6,000,000 est le chiffre des femmes mariées ayant de 10 à 15 ans: quant à celles dont l'âge est compris entre 15 et 20 ans, c'est à 9,000,000 qu'on en estime le nombre. Ces mariages, on le pense bien, ne sont pas tous d'inclination; si précoces que soient les petites Hindoues, à cinq ans leurs jeux préférés n'ont rien à voir avec l'amour. Ces mariages sont tout bonnement des opérations commerciales arrangées par les parents, car la coutume veut qu'un père achète à sa fille un mari dans le plus bref délai. Ceux qui négligent ce devoir commettent une faute, égale aux plus grands crimes, qui les expose en ce monde à la réprobation publique et, dans l'autre, à de terribles châtiments. La cérémonie célébrée, la jeune épouse est rendue à sa famille qui la livre à l'époux quand elle a 10 ou 12 ans. On compte ainsi dans l'Inde des millions de fillettes qui sont mères à 13 ans et grand-mères à 25 ans. La condition de ces femmes est d'ailleurs des plus pénibles. La naissance d'une fille est considérée comme une calamité, puisqu'il faudra lui donner une dot: aussi, malgré la surveillance de la police et la rigueur des lois, l'infanticide est-il fréquent. La femme mariée mène une vie d'esclave: la veuve est plus malheureuse encore, car il est admis que toutes ses souffrances augmentent le bonheur céleste de son défunt mari. Les veuves hindoues n'ont pas de meilleure ressource que de se faire bayadères et de danser dans les temples. Leur sort devient alors à peu près supportable. Il existe dans l'Inde 26,000,000 de veuves, dont 10,000 ont à peine 5 ans: 5,000 en ont moins de 10, et 275,000 n'ont pas plus de 15 ans.

EXECUTION
—DE—
Caturegli à Toulon.

Toulon, 10 octobre.

Annoncée depuis plusieurs jours, l'exécution de Caturegli a eu lieu hier matin.

Edouard Caturegli, âgé de vingt-trois ans, italien, se disant ouvrier maçon. En réalité ce n'était qu'un dangereux apache. Il avait été condamné à huit mois de prison par le Tribunal correctionnel de Toulon pour avoir, la nuit, tiré plusieurs coups de revolver sur un groupe d'agents dont faisait partie M. Noël, secrétaire de police. A l'expiration de sa peine, il fut expulsé de France. Il se rendit dans son pays, en Italie, mais bientôt il revint dans l'intention de se venger de M. Noël, dont la déposition, d'après lui, avait motivé l'arrêté d'expulsion. Il le guetta et tira sur lui trois coups de revolver. M. Noël succomba après vingt jours de souffrance, laissant deux orphelines. Caturegli fut condamné à mort le 24 juillet par la Cour d'assises du Var.

Persuadé qu'on lui ferait grâce, Caturegli était très gai dans sa prison, jouant aux cartes avec ses gardiens et faisant constamment des plaisanteries. Il est vrai que, dans les derniers jours surtout, on lui cachait avec soin l'approche du moment fatal. C'est au point que lundi soir, l'un des gardiens lui dit:

—Je me suis disputé avec ma femme: ce soir je partirai de bonne heure de la maison.

—Bien, dit Caturegli, vous viendrez faire une partie avec moi. Votre camarade n'est pas fort. Avec vous c'est plus amusant.

On voulait, par ce subterfuge, le tenir éveillé jusqu'à minuit, afin qu'il fût plongé dans le sommeil et n'entendit pas les préparatifs de l'exécution.

C'est qu'en effet l'échafaud devait être dressé dans l'impasse de la rue Baudin, sur laquelle donne la porte de la maison d'arrêt, à quatre mètres seulement de cette porte, et que, de la cellule qu'occupait le condamné, on pouvait très bien entendre le bruit de la manœuvre.

Quant à la foule, un sévère service d'ordre avait été organisé; six barrages isolaient complètement le palais de Justice et la prison. La circulation était interdite dans les rues voisines.

A quatre heures trois quarts, MM. Abord, procureur de la République, Lescudier, juge d'instruction, Briengue, avocat, l'abbé Sicre, aumônier, et le médecin de la prison pénètrent dans la cellule.

Caturegli, ainsi qu'on l'espérait, dort profondément. Le procureur de la République l'éveille et lui annonce le rejet de son recours.

—J'ai entendu du bruit cette nuit, répond le condamné en se frottant les yeux. J'ai compris. Je suis innocent du crime pour lequel on m'a condamné. Je vous recommande mon père et ma mère, expulsés, afin qu'ils puissent revenir à La Seyne.

Puis, avec sang-froid, il s'habille, fume des cigarettes, se confesse et assiste à la messe. Il est très calme. Après l'office, il boit d'un trait un verre de rhum.

Après la toilette, il demande à embrasser son défenseur et ses gardiens. Cette permission lui est accordée.

Jusqu'à présent, Caturegli a été très maître de lui. Mais quand la porte de la prison s'ouvre et que, du haut du perron, il aperçoit la guillotine, il a un moment de défaillance, et on doit le soutenir pour descendre. Il n'en regarde pas moins les personnes qui l'entourent et, reconnaissant les agents et les gendarmes qui l'ont arrêté, il leur crie d'une voix terrible:

Sias counteints, bandits, vous riens!.... (Soyez contents, bandits, vaurien).

Il veut continuer. Mais les aides l'ont saisi. Il a, sur la bascule, un dernier mouvement de révolte. Mais le couteau tombe. Il est cinq heures vingt.

Le corps a été enterré au cimetière central.

Collectionneurs macabres.

On vient de vendre à Londres les robes ayant appartenu à la Belle Elmore et cette exhibition avait attiré à la salle de Gill's et eet (l'hôtel Drouot anglais) autant de monde que la dispersion d'une collection connue. C'est que l'assassinat de la chanteuse par le dentiste Crippen, son mari, fut l'une des affaires les plus sensationnelles de ces dernières années.

Les "collectionneurs" se sont disputé les toilettes fripées et les robes de scène pailletées de la malheureuse héroïne du drame. Ces hardes sans valeur, ont été vendues au détail pour une somme totale de 5,000 francs.

C'est qu'il y a des collectionneurs de souvenirs macabres. Ainsi, un riche rentier de Baker street dont "Nos Loisirs" racontent la mésaventure, apprenant de source sûre qu'il pourrait acquérir à Rome un costume ayant été porté par Caserio, l'assassin du président Carnot, n'hésita pas à se rendre en Italie. La police secrète ne fut pas peu étonnée de voir cet étranger de bonne apparence entrer en relations suivies avec des anarchistes qu'elle surveillait depuis longtemps. L'Anglais pris en filature, ne se doutait de rien, lorsqu'un matin, il fut poliment prié de regagner la frontière par ses propres moyens, faute de quoi on l'y aiderait avant peu.

Indigné, le collectionneur tint tête aux policiers, s'échauffa et finit par leur boxer vigoureusement la figure. Arrêté et considéré comme un individu très dangereux, il eut toutes les peines du monde à se sortir de ce mauvais pas.

Un autre amateur anglais, M. Gladson, réussit à se procurer, souvent à prix d'or, un objet ayant appartenu à chacune des victimes de "Jack the-Ripper". Ce trop fameux Jack l'éventreur qui signait ses forfaits de la pointe de son couteau, n'a jamais été ni vu ni connu. Mais comme il s'écoulait parfois un an ou deux entre ses séries de crimes, on a supposé à tort ou à raison qu'il était matelot à bord d'un long courrier.

A chaque nouveau méfait du sinistre inconnu, M. Gladson bondissait chez la victime et tâchait d'obtenir de la famille un vieux jupon, un peigne, un éventail ou tout autre souvenir de la morte.

Ses domestiques, qui ne l'aimaient pas à cause de son caractère difficile et de ses exigences, résolurent de profiter de sa manie pour lui jouer un mauvais tour.

Et voilà comment un matin M. Gladson reçut une lettre de menaces dans laquelle Jack l'éventreur en personne l'avertissait que le passe-temps de mauvais goût qui consistait à collectionner des souvenirs de ses victimes lui déplaisait absolument et qu'il eût à disperser le contenu de ses vitrines tout de suite. "Autrement, ajoutait l'assassin, je me verrais, à mon grand regret, obligé de procéder un de ces soirs à cette petite opération."

L'amateur douta d'abord et flaira une plaisanterie. Comment en effet "Jack" pouvait-il être au courant de cette manie, qui, au reste, ne portait tort à personne? Est-ce que la famille ne cédait pas toujours avec empressement contre de beaux "écus sonnants et trébuchants" tel ou tel souvenir de la personne assassinée? Et qu'on recherchât ainsi pour les conserver des vestiges de ses crimes, cela n'aurait-il pas dû flatter l'"éventreur" dans son amour-propre de bandit? Mais les menaces se répétèrent par la suite en termes précisant, tant et si bien que notre collectionneur fut pris d'une frayeur épouvantable.

L'indiscrétion d'un groom permit à la police de découvrir le pot aux roses.

Encore cette aventure l'avait-elle dégoûté pour toujours des collections sinistres.

Petites curiosités.

On sait que le Français a la réputation de ne pas aimer la géographie: le Parisien, qui résume, en les affinant, les traits essentiels du caractère national, n'a jamais, par suite, témoigné à cette science un culte particulier. Aussi, les passants qui suivaient la rue d'Amsterdam n'étaient-ils pas peu surpris de voir un rassemblement de curieux qui se pressaient autour de grandes cartes aériennes, établies en plein trottoir par un camelot ingénieux. Et les badauds regardaient avec curiosité les dessins multicolores qui marquent les différentes parties du continent dont les journaux les entretiennent abondamment depuis trois mois. Ils paraissaient éprouver la joie d'une découverte à reconnaître les positions topographiques de la Tripolitaine et du Maroc. "Tiens, l'ez!" semblaient-ils se dire; ou: "Mais voilà, ma foi, la Cyrénaïque!" C'est sans doute la première fois qu'un accident de ce genre gêne la circulation dans les rues de la capitale. Est-ce que, d'aventure, les conversations de M. Jules Cambon et de M. de Kiderlen, les difficultés, si l'on peut dire, qui divisent en ce moment l'Italie et l'Empire ottoman rendraient une activité nouvelle à une industrie un peu languissante, celle des fabricants d'atlas? Ce serait un résultat modeste, à la vérité, mais qui rachèterait, dans une petite mesure, de gros sacrifices. En attendant, il reste acquis qu'en octobre 1911, le Parisien accorde son intérêt à des marchandises qui, jusqu'à présent, n'avaient pas eu les faveurs de la voie publique, et que, pour être actuels et donner satisfaction à leur clientèle, les camelots peuvent d'aventure faire des concessions à l'esprit scientifique. C'est un phénomène peut-être momentané, mais qui est piquant et qui méritait d'être noté.

On réclame

L'an II de la République, dans le département d'Indre-et-Loire, une "commission militaire révolutionnaire" veillant au bonheur du peuple. Le 16 germinal, rapportent les "Feuilles d'Histoire", elle signalait à la municipalité de Tours divers faits regrettables. "La guillotine, disait-elle, est si mal entretenue que les exécutions sont souvent manquées, notamment la dernière, celle du nommé Frapin, à qui l'exécuteur a dû achever de couper le col avec son couteau. Le même exécuteur, avant l'opération, ôte aux condamnés leur chemise et ne leur laisse qu'une veste sur les épaules, ce qui est indécent. Il les dépouille ensuite sur l'échafaud lui-même au lieu de les dévêtir au lieu de la sépulture, ce qui est encore plus indécent." La commission estimait tout cela préjudiciable à la dignité de la justice populaire. Sanson, exécuteur des jugements criminels, ne voulut pas rester sous le coup de ces imputations; il adressa aux officiers municipaux une lettre fort irritée. "Pour le premier fait — l'exécution manquée du malheureux Frapin — je répondrait, dit-il, que la commission préjuge le préjugé est la chance la plus forte de la tyrannie, n'en ayant aucune certitude, l'exécuteur pouvant seul en démontrer la preuve." On reconnaît là le dédain de l'artiste pour l'amateur. Sanson remarque d'ailleurs que si son instrument est mal entretenu, il n'est "ni machiniste, ni taillandier, ni charpentier qui sont au fait de l'affûtage". A chacun son métier. Pour ce qui est de la chemise, il juge nécessaire d'en débarrasser le patient, afin de lui donner plus "d'aisance, vu la roideur des bras, souvent courts et sans souplesse". Reste la question des vêtements. L'exécuteur y répond surtout en se plaignant des condamnés qui, la plupart, se revêtent de haillons et changent méchamment leurs bons habits pour de mauvais. "Il répugne, ajoute-t-il, à la délicatesse et à la sensibilité de l'exposant d'entrer dans de semblables détails" mais il doit se défendre contre ses ennemis qui ne lui passeraient pas "la plus petite peccadille."

Etat désespéré.

Atlantic Highlands, N. J., 25 octobre — On a virtuellement perdu tout espoir de guérison pour Marie Booth Russell, femme de Robert Mantell, l'acteur.

Son état s'est tellement aggravé il y a quelques jours que M. Mantell a été rappelé du Canada, où il donnait des représentations, et il est au chevet de sa femme depuis lors.

Les Mantell ont établi leur résidence ici depuis nombre d'années.

Le Championnat de Baseball.

New York, 25 octobre—L'équipe de New York, dans une partie très mouvementée a battu l'équipe de Philadelphie par 4 contre 3.

Cette cinquième partie a été jouée en présence d'une foule immense et enthousiaste, par un temps superbe, sec et froid, qui a permis aux joueurs de déployer tous leurs talents.

Revue des Deux Mondes

15, rue de l'Université, Paris.

—SOMMAIRE DE LA—
Livraison du 15 Octobre 1911.

I.—Les Frontières Du Cœur, dernière partie, par M. Victor Marguerite.

II.—Notre Ronsard.—II. Son Œuvre et son Temps, par M. André Bellessort.

III.—La Hausse des Produits Agricoles, par M. D. Zolla.

IV.—Lettres d'un Philosophe et d'une Femme Sensible.—Condorcet et Madame Suard d'après une Correspondance Inédite.—II. Les Années de Vie Commune, par M. René Doumic, de l'Académie française.

V.—Le Frisson Sacré, deuxième partie, par Jean Bertheroy.

VI.—Ce qu'Etait un Roi de France.—III. La Popularité et le "Bon Plaisir" du Roi, par M. Frantz Funck-Brentano.

VII.—Revues Etrangères.—Goethe et la Musique, par M. T. de Wyzewa.

VIII.—Chronique de la Quinzaine, Histoire Politique, par M. Francis Charmes, de l'Académie française.

IX.—Bulletin Bibliographique.

THEATRES.

ORPHEUM.

Toujours le même succès à l'Orpheum où des artistes de réel mérite exécutent un des meilleurs programmes de vaudeville qui aient été présentés cette saison sur la scène du populaire théâtre de la rue St Charles.

Un nouveau programme comprenant plusieurs numéros originaux sera inauguré lundi après-midi.

TULANE.

La jolie opérette, "Madame Sherry" continue à faire salle comble à chaque représentation au Tulane.

Il y avait foule hier en matinée et les applaudissements n'ont pas été ménagés à Mlle Ada Meade et autres artistes.

La semaine prochaine la direction de ce théâtre mettra à l'affiche une comédie musicale nouvelle à grand succès, intitulée "The Echo".

Les habitués peuvent retenir leurs places à partir de ce matin au contrôle du Tulane.

CRESCENT.

Toujours beaucoup de monde au Crescent à chaque représentation de la jolie comédie musicale "The Soul Kiss."

Matinée aujourd'hui.

La semaine prochaine le grand minstrel Al. G. Field et sa troupe, qui comprend des chanteurs, acrobates et comiques de talent donneront une série de représentations au Crescent.

Les places réservées sont mises en vente à partir d'aujourd'hui.

L'ABEILLE
—DE LA—
NOUVELLE-ORLEANS

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,
Edition Hebdomadaire,
Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE
Pour les Etats-Unis, port compris:
$12.00 Un an | $6.00 6 mois | $3.00 3 mois
Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris:
15.00 Un an | $7.50 6 mois | $3.50 3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE
Paraissant le Samedi matin
Pour les Etats-Unis, port compris:
$3.00 Un an | $1.50 6 mois | $1.00 3 mois
Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger
$4.00 Un an | $2.00 6 mois | $1.25 3 mois
Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE
Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont tout droit. Les personnes qui veulent s'y abonner peuvent s'adresser aux marchands.

Nos agents pourront faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX, ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton
—DE—
L'ABEILLE DE LA N. O.

No 21 Commencé le 3 octobre 1911

LE SAPHIR ROUGE

GRAND ROMAN INEDIT

PAR JACQUES BRIENNE

PREMIERE PARTIE

DE L'AMOUR AU CRIME

VIII

Suite.

—Certes, ma fille, répondit-elle avec une autorité dont elle ne se serait pas crue capable; je suis la mère de votre maître. Il me faut parler de suite à ma belle-fille.

"Je viens de voir mon fils; allez donc lui dire que je suis là.

—J'y vais, consentit la femme de chambre; pourtant, madame le docteur a formellement recommandé pas d'émotions".

"Mais du moment que vous êtes la mère de ce pauvre monsieur Jean, je ne puis refuser.

Et sans hâte, comme quelqu'un qui obéit à contre cœur, Marguerite s'éloigna.

Pendant ce temps, très doucement, le petit s'était rapproché de la vieille femme et il l'examinait d'un air timide.

Comme elle ne disait rien et le regardait aussi, il eut un peu peur, fit un petit salut comme on lui avait appris et il dit:

—Bonjour, madame.

—Bonjour, mon p'tiot, répondit la Bernarde. Vous êtes bien poli à ce que je vois.

Mais la vieille paysanne ne le toucha pas, ne lui fit aucune caresse, sentant gronder en elle une secrète répugnance.

Pourtant, il était beau et agréable à voir, avec ses boucles blondes, gardées trop longues pour son âge, son front blanc uniformément coupé par les franges des cheveux, ses yeux noirs brillants et son air d'aimable innocence.

La Bernarde qui aimait tous les enfants, sentit tout de suite qu'elle n'aimerait pas celui-là.

L'enfant, s'enhardissant, avait ajouté, d'une gentille voix plaintive:

—Madame, savez-vous où il est, mon papa Jean?.... Vous savez, je l'aime bien, moi!

Et la mère, non seulement, ne fut pas émue, mais elle fut froissée, au contraire, d'entendre l'enfant appeler Jean "papa".

Tout à coup, le petit avisa dans un coin, les poulets prisonniers dans leur panier et s'élança de leur côté.

A ce moment, Marguerite revenait et du haut des marches disait cérémonieusement:

—Si madame veut bien monter.

Si elle voulait!

La Bernarde s'élança.

Elle avançait avec maladresse dans le demi-jour de la chambre un rêve de chambre bleue que Jean venait d'offrir à sa chère femme.

Quand la mère entra, Lina était pelotonnée dans un grand lit.

Un peignoir bleu avec un large col de batiste posé sur l'édredon montrait que la jeune femme avait eu l'intention de se lever pour recevoir la mère de son mari.

Elle fit encore un geste pour l'atteindre et s'en vêtir, mais Marguerite se précipita.

—Madame, soyez raisonnable! Que dirait le docteur; vous savez bien qu'il l'a défendu.

Et retournée vers la Bernarde, elle ajouta:

—Depuis quelques jours on a bien du mal à persuader madame de se conformer aux ordres du médecin....

Mais la femme de chambre rencontra le visage dur et fermé de la paysanne et elle se tut, comprenant instinctivement que ces mignardises n'étaient guère de saison.

La Bernarde était suffoquée par la température chaude de cette chambre mièvre où flottaient d'anciens parfums.

Elle avançait gauchement à travers les meubles aux formes capricieuses sur un tapis plus doux que la mousse des bois limousins.

D'une voix grave elle articula, s'adressant à la servante:

—Votre maîtresse a raison; elle fait bien de ne pas écouter ce qu'on lui dit.

"Quelque chose l'avertit, en dedans, que son mari est en péril et que le péril est de plus en plus grand, de plus en plus imminent.

"Le pauvre, il est seul dans sa prison, attendant le réconfort des siens, attendant les bonnes paroles de sa femme!

L'effet de ces quelques mots fut foudroyant sur la malade.

Elle poussa un grand cri et se dressa hagarde.

Quant à la mère, elle avait conscience d'accomplir un devoir, un grand devoir envers son fils et même envers cette malheureuse.

D'instinct, en effet, elle venait de trouver et d'accomplir une de ces dangereuses épreuves que les praticiens tentent parfois sur leurs malades dans les cas désespérés.

—Parlez, criait la malade, comme soudain devenue folle. Parlez! Que va-t-on faire à mon Jean?

"Ah! on me trompait, n'est-ce pas?.... Oui, je le sentais bien ..... Mais je suis forte, vous savez, je vais me lever.... Et nous irons le voir, ma mère, nous irons immédiatement.

Elle bondit, en effet, hors de son lit, mais elle chancela bientôt et s'abattit sur le tapis aux pieds de la paysanne épouvantée.

Elle n'était qu'évanouie, mais la vieille mère, peu au fait de ce qui peut se passer dans des organismes nerveux et frêmis sants, la crut morte.

Le prenant dans ses bras robustes, elle la souleva comme un enfant, et la replaça sur son lit en gémissant.

Marguerite, plus experte, affirma d'un ton rude et péremptoire:

—Ce n'est qu'une faiblesse, voyons, tenez-vous en paix. C'est que vous ici avez appris tout ça bien brutalement, vous!

"Monsieur Pierre Marty et moi qui prenions tant de soins pour qu'elle ne sache rien!

La femme de chambre haussa les épaules tout en colère:

—Vous avez fait du joli, allez, avec vos façons cavalières!....

La soubrette était furieuse. Elle murmurait entre ses dents, tout en bouleversant le dessus de la coiffeuse pour y trouver des sels.

—Ah! ces belles-mères! Elles sont toutes pareilles, les coquines.....

Elle n'en était plus aux cérémonies avec la mère de monsieur et elle l'aurait bien volontiers prise par les épaules pour la jeter dehors, car elle était entièrement dévouée à sa maîtresse, et chose assez rare, ne la jalousait pas.

Lina, lentement, revenait à la vie.

Elle rouvrit les yeux et d'une voix à peine distincte elle murmura:

—Mon cher mari, mon pauvre Jean!....

La Bernarde ne cessait de l'observer et elle dirigeait sur elle un regard plein de méfiance.

Quand elle l'entendit murmurer:

—Mon cher mari, mon pauvre Jean! elle comprit à l'accent déchiré à l'angoisse si vraie et si profonde qu'exprimait la malade que cette jeune femme qu'elle soupçonnait déjà d'une noire intrigue aimait son fils et un baume rafraîchissant tomba sur sa douleur.

Car elle savait bien que cette Lina était tout pour son fils. Non seulement le bonheur de ses jours, mais sa vie même dépendait de la tendresse et de la fidélité qu'il trouverait dans le cœur de cette femme.

Aujourd'hui, mieux que jamais, elle s'en rendait compte.

En effet, jamais elle ne lui était apparue enveloppée d'un tel charme.

La fièvre faisait briller ses yeux, une rougeur éclatante colorait le haut de ses joues le long desquelles ses beaux cheveux à l'abandon déroulaient leurs boucles libres et blondes.

Pendant que de grosses larmes ruisselaient sur son brûlant visage, ses mains amaigries et diaphanes s'élevaient vers la mère en un geste de supplication et de désespoir, qui aurait ému l'âme la moins sensible.

La pitié commençait à s'insinuer dans le cœur de la Bernarde.

Elle trouvait maintenant qu'elle avait été bien vite en besogne; elle se reprochait ses mauvaises dispositions, ses soupçons malveillants et obscurs....

Quand elle vit que sa belle-fille n'avait plus besoin du secours de Marguerite, elle se tourna vers celle-ci et, avec une autorité digne, elle lui enjoignit de se retirer:

—Laissez-moi seule avec madame Bernard, ma fille.

Marguerite était furieuse, elle avait fort envie de répliquer;